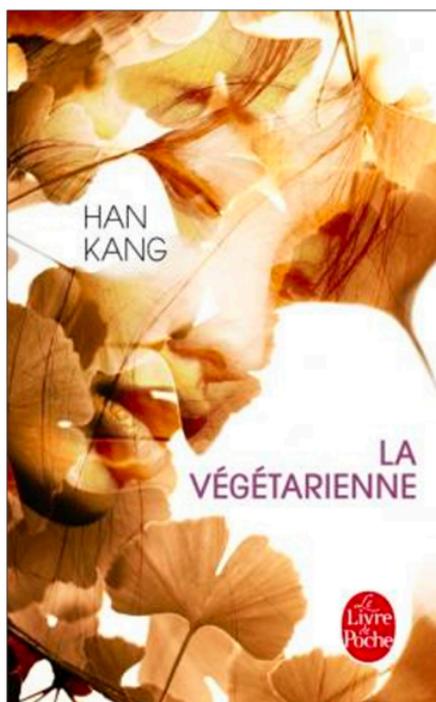


HAN KANG

Le Livre de Poche

La Végétarienne

ROMAN TRADUIT DU CORÉEN
PAR JEONG EUN-JIN & JACQUES BATILLIOT



Le Livre de Poche remercie les éditions **LE SERPENT À PLUMES** pour
la parution de cet extrait

Titre original :

채식주의자

Publié par Changbi, Séoul, 2007.

Ouvrage publié avec le concours de la Fondation Dasesan, Séoul.

© Han Kang, 2007.

Le Serpent à Plumes

© Stockholm Monsters / La Société du Moulin, 2015,
pour la présente édition.

ISBN : 978-2-253-06790-0 – 1^{re} publication LGF

LA VÉGÉTARIENNE

*

Avant qu'elle ne commençât son régime végétarien, je n'avais jamais considéré ma femme comme quelqu'un de particulier. Pour être franc, je n'avais pas été attiré par elle quand je l'avais vue pour la première fois. Ni grande ni petite, des cheveux ni longs ni courts, une peau jaunâtre qui desquamait, des paupières lourdes, des pommettes un peu saillantes et une tenue aux couleurs ternes qui semblait dénoter un souci de fuir toute marque d'originalité. Chaussée de souliers noirs du modèle le plus simple, elle s'était approchée de la table où je l'attendais, d'un pas qui n'était ni rapide ni lent, ni énergique ni indolent.

Si je l'avais épousée, bien qu'elle fût dépourvue de tout charme remarquable, c'était parce qu'elle n'avait pas non plus de défaut notable. La banalité qui caractérisait cette créature sans éclat, ni esprit ni sophistication aucune, m'avait mis à l'aise. Je n'avais pas eu à faire semblant d'être cultivé pour l'impressionner, à me précipiter pour ne pas être en retard à nos rendez-vous, à nourrir des complexes en me comparant aux

mannequins des catalogues de mode. Devant elle, je n'avais pas honte de mon ventre, qui avait commencé à se bomber dès l'âge de vingt-cinq ans à peu près, ni de mes bras et de mes jambes, que je n'arrivais pas à muscler malgré mes efforts, ni même de mon sexe, dont les modestes proportions m'avaient toujours inspiré un sentiment d'infériorité que je prenais soin de dissimuler.

Je m'étais toujours gardé de ce qui me paraissait trop bien pour moi. Quand j'étais petit, je m'entourais de gamins qui avaient deux ou trois ans de moins que moi et avec lesquels je jouais les chefs ; plus tard, j'avais postulé pour une université assez peu exigeante quant au niveau, afin de pouvoir y entrer avec une bourse. Je me contentais à présent d'un salaire qui n'avait rien de mirobolant, dans une petite société où l'on montrait du respect pour mes compétences, qui n'avaient rien d'exceptionnel. Choisir comme épouse une femme qui semblait être la plus ordinaire du monde était donc une chose naturelle pour moi. Les jolies, les intelligentes, les trop ostensiblement séduisantes, ou encore celles issues d'une famille riche m'intimidaient.

Elle répondit à mon attente en se coulant sans problème dans le rôle d'une épouse conventionnelle. Elle se levait à six heures du matin, me préparait un petit déjeuner composé de riz, de soupe et de poisson. Elle apportait même une modeste contribution financière au ménage grâce à de petits boulots qu'elle avait continué à exercer après notre mariage : elle enseignait à titre de suppléante dans un établissement spécialisé

dans le graphisme informatique, où elle avait auparavant travaillé pendant un an, et exécutait à domicile certaines commandes consistant à insérer du texte dans des bulles de bandes dessinées.

Elle n'était pas bavarde. Elle me réclamait rarement quelque chose, ne se plaignait pas quand je rentrais tard. Elle ne me proposait pas non plus de sortir les jours où, exceptionnellement, nous étions libres tous les deux. Je passais dans ce cas mes après-midi à ne rien faire, la télécommande de la télévision à la main, tandis qu'elle restait enfermée dans sa chambre, travaillant ou probablement lisant – la lecture était son modeste divertissement, mais il s'agissait la plupart du temps de livres qui semblaient tellement ennuyeux qu'ils ne donnaient pas l'envie de dépasser le stade de la couverture –, n'en sortant que pour préparer les repas. Il faut avouer que la vie avec elle, ce n'était pas vraiment festif. Cependant, je lui étais reconnaissant, car je trouvais lassantes ces épouses qui faisaient sonner plusieurs fois par jour les téléphones portables de mes collègues et de mes amis ou, selon les rumeurs, adressaient régulièrement des reproches à leur mari, ce qui débouchait sur d'orageuses scènes de ménage.

Il y avait pourtant un point sur lequel elle se distinguait des autres femmes : elle n'aimait pas mettre un soutien-gorge. Un jour, durant l'époque brève et dépourvue d'exaltation de notre flirt, j'avais éprouvé une légère excitation en m'apercevant de l'absence de bretelles sous sa chemise, alors que, sans intention particulière, j'avais posé une main sur son dos. Dans les instants qui avaient suivi, j'avais observé son

comportement d'un œil neuf, essayant de savoir s'il s'agissait d'un signal qu'elle m'adressait ; mais j'étais parvenu à la conclusion qu'il n'en était rien. Si ce n'était pas un signal, était-ce de la paresse ? Ou bien de l'indifférence ? Je n'arrivais pas à me faire une idée. L'absence de cet accessoire ne cadrerait pas avec l'insignifiance de sa poitrine. Elle aurait dû au contraire rembourrer son soutien-gorge pour me sauver la face auprès de mes amis !

Depuis notre mariage, elle s'en passait complètement quand elle était chez nous. Elle ne consentait à en mettre un qu'en été, quand elle sortait, pour dissimuler ses mamelons. Pourtant elle le dégrafait au bout d'une minute et cela se devinait quand le vêtement était trop mince et d'une couleur claire, ou un peu moulant, mais elle n'en avait cure. Si je lui faisais une remarque, elle préférait endosser un gilet, même par une chaleur caniculaire. Elle m'expliquait que le soutien-gorge l'étouffait, lui comprimait la poitrine. N'en ayant jamais porté, je ne pouvais imaginer dans quelle mesure ce pouvait être une gêne. Néanmoins, cette délicatesse me paraissait excessive, vu que les autres femmes ne me semblaient pas partager une aussi vive exécution.

Ce détail mis à part, tout allait bien. Cela faisait presque cinq ans que nous étions mariés, mais, comme il n'y avait jamais eu de véritable passion entre nous, l'ennui ne s'était pas installé dans notre couple. Nous avons décidé de retarder la venue d'un enfant jusqu'au moment où nous pourrions acheter un appartement, ce qui fut fait à l'automne de l'année précé-

dente, et je commençais tout juste à me demander s'il n'était pas temps pour moi de devenir papa. Avant cette aube de février dernier où j'ai découvert ma femme en chemise de nuit, debout dans la cuisine, je n'avais jamais imaginé que notre vie pourrait changer, ne serait-ce qu'un petit peu.

*

— Que fais-tu là ? lui ai-je demandé, alors que j'étais sur le point d'allumer dans la salle de bains.

Il devait être dans les quatre heures du matin. J'avais été réveillé par l'envie d'uriner et une soif due à la bouteille et demie de *soju*¹ que j'avais bue pendant ce dîner avec mes collègues.

— Eh ! Je te demande ce que tu fais là !

Je l'observais fixement, quand j'ai été parcouru par un brusque frisson. Je me suis senti soudain réveillé et dégrisé. Immobile, elle se tenait face au réfrigérateur. Je n'arrivais pas à distinguer l'expression de son visage que je voyais de profil, mais quelque chose dans son attitude m'effrayait. Son épaisse chevelure, d'un noir naturel, était hirsute. Sa chemise de nuit blanche, qui lui descendait aux chevilles, était comme toujours légèrement retroussée.

Contrairement à la chambre, il faisait froid dans la cuisine. D'un naturel frileux, elle se serait d'ordinaire hâtée de mettre un gilet et des pantoufles. Mais cette

1. Alcool distillé populaire à base de céréales. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

fois, elle était restée ainsi, depuis je ne sais combien de temps, pieds nus et dans son vêtement de nuit de demi-saison, et faisait comme si elle n'entendait rien. On aurait dit qu'à la place du réfrigérateur se tenait un être invisible pour moi – ou un fantôme.

Que se passait-il ? Souffrait-elle de somnambulisme, un état que je ne connaissais que de nom ?

Je me suis approché d'elle, toujours figée comme une statue en pierre.

— Qu'est-ce que tu as ? Que fais-tu ?

Elle n'a pas sursauté lorsque j'ai posé la main sur son épaule. Elle n'était donc pas ailleurs, mais semblait parfaitement consciente de ma présence depuis que j'étais sorti de la chambre, des questions que je lui posais et des mouvements que je faisais en me rapprochant d'elle. Elle m'ignorait, tout simplement, comme elle le faisait quand je rentrais tard et que son attention était concentrée sur un téléfilm. Mais qu'est-ce qui pouvait bien l'absorber ainsi à quatre heures du matin, dans la cuisine, dans la contemplation de la porte blafarde d'un réfrigérateur de quatre cents litres ?

— Chérie !

J'ai observé son profil qui se détachait de l'obscurité. Ses yeux brillaient, habités par un calme froid que je ne lui avais jamais vu auparavant, et ses lèvres étaient serrées.

— J'ai fait un rêve.

Sa voix était nette.

— Un rêve ? Qu'est-ce que tu racontes ? Non, mais tu as vu l'heure qu'il est ?

Elle m'a tourné le dos, puis s'est dirigée lentement vers la chambre dont la porte était restée ouverte. L'ayant franchie, elle a tendu le bras derrière elle pour la refermer silencieusement. Resté seul dans l'obscurité de la cuisine, j'ai regardé fixement la porte qui venait de dérober à ma vue l'image de son dos.

J'ai allumé dans la salle de bains et j'y suis entré. Un froid de moins dix degrés perdurait depuis plusieurs jours. Les nu-pieds étaient encore mouillés suite à la douche que j'avais prise quelques heures auparavant. De l'orifice d'aération, trou noir au-dessus de la baignoire, et du carrelage blanc du sol et des murs suintait toute la tristesse de la mauvaise saison.

Revenu dans la chambre, je n'ai perçu aucun son en provenance du corps recroquevillé de ma femme. J'avais l'impression, trompeuse bien sûr, d'être seul dans la pièce. Tendait l'oreille, j'ai réussi à distinguer le léger bruit qu'elle faisait en respirant. Elle ne semblait pas dormir. J'aurais pu rencontrer la douceur de sa peau en tendant la main. Mais pour une raison que je ne m'expliquais pas, j'en étais incapable. Je n'avais même pas envie de lui parler.

*

Allongé sous la couverture, je contemplais d'un œil vide la lumière de ce matin d'hiver qui filtrait à travers les rideaux blancs pour envahir la pièce. Ayant soulevé la tête pour jeter un coup d'œil à la pendule, j'ai bondi sur mes pieds et je suis sorti de la chambre en

poussant violemment la porte. Ma femme était devant le réfrigérateur de la cuisine.

— Tu es folle? Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé? Tu as vu l'heure qu'il...

Je me suis interrompu en sentant quelque chose de mou sous mon pied. Je n'en ai pas cru mes yeux.

Elle était accroupie dans sa tenue de nuit, ses cheveux dénoués toujours aussi embroussaillés. Autour d'elle, le sol était jonché, au point qu'on ne savait plus où mettre les pieds, de poches d'emballage noir et blanc et de boîtes en plastique. Des sacs de congélation contenant de la viande destinée au *shabu-shabu*¹, de la poitrine de porc, deux gros pieds de bœuf, des calmars, les anguilles de mer accommodées que sa mère nous avait récemment envoyées de la campagne où elle vivait, des maigres salés, séchés et enfilés sur des ficelles, des raviolis surgelés, des petits sachets contenant je ne sais quoi... Elle était en train de jeter le tout, pièce après pièce, dans un grand sac-poubelle, avec un bruissement de matière plastique froissée.

Perdant patience, je me suis écrié: « Mais qu'est-ce que tu fabriques? »

Négligeant ma présence comme elle l'avait fait la nuit précédente, elle a poursuivi sa tâche. Du bœuf, du porc, du poulet et même des anguilles qui ne devaient pas coûter moins de deux cent mille wons!

1. Une variante japonaise de la fondue chinoise. On trempe dans un bouillon en ébullition de la viande et des légumes coupés en fines lamelles.

— Tu deviens folle ! Pourquoi jettes-tu tout ça ?

Slalomant entre les emballages, j'ai foncé sur elle et lui ai saisi le poignet. Elle résistait avec une vigueur inattendue et j'ai dû faire un effort qui m'a fait monter le sang au visage pour lui faire lâcher ce qu'elle tenait alors. Tout en se massant l'articulation, ma femme a déclaré alors d'une voix aussi calme que d'ordinaire :

— J'ai fait un rêve.

Toujours la même rengaine ! Sans que l'expression de son visage changeât, elle m'a fixé droit dans les yeux. C'est à ce moment-là que mon téléphone portable a sonné.

— Merde !

J'ai entrepris de fouiller mon manteau, que j'avais balancé sur le canapé du salon la veille au soir. Dans la dernière poche explorée, celle de l'intérieur, j'ai enfin mis la main sur l'appareil qui s'égosillait.

— Je suis désolé. J'ai eu un problème familial... Je suis vraiment navré. Je vais essayer d'arriver le plus vite possible. Si, si, je peux partir tout de suite... Pas plus d'un instant... Non, non, je vous en prie, attendez, juste un peu ! Je suis vraiment désolé... Oui, je ne sais pas quoi vous dire...

J'ai fermé le portable et me suis rué dans la salle de bains. Dans ma précipitation, je me suis coupé deux fois en me rasant.

— Il n'y a plus de chemise repassée ?

Pas de réponse. Fulminant, j'ai fourragé dans le panier à linge posé devant la salle de bains et j'en ai extrait la liquette que j'y avais jetée la veille. Heureusement, elle n'était pas trop froissée. J'ai posé une

cravate autour de mon cou, comme une écharpe, j'ai enfilé des chaussettes, pris mon agenda et mon portefeuille. Ma femme, toujours dans la cuisine, restait invisible. Pour la première fois en cinq ans de mariage, je partais au travail sans qu'elle m'ait aidé et dit au revoir.

— Tu es cinglée, complètement dingue !

J'ai mis mes chaussures, que j'avais achetées récemment et qui n'étaient pas encore faites à mes pieds. J'ai ouvert à la volée la porte d'entrée et, constatant que l'ascenseur était arrêté tout en haut de l'immeuble, j'ai dévalé les trois étages par l'escalier. C'est seulement après avoir bondi dans la rame du métro qui s'apprêtait à démarrer que j'ai vu mon reflet dans la vitre obscure. J'ai arrangé mes cheveux, noué la cravate et lissé les plis de ma chemise. Me sont ensuite revenus à l'esprit les traits effroyablement impassibles et la voix posée de ma femme.

«J'ai fait un rêve», avait-elle dit à deux reprises. J'ai eu la vision de son visage, de l'autre côté de la fenêtre du wagon en marche, dans les ténèbres du tunnel. Il m'était devenu étranger, presque inconnu. Mais comme je devais trouver un prétexte pour expliquer mon retard au rendez-vous et préparer mon discours, je n'avais plus la tête à réfléchir sur son comportement déroutant. Je me suis contenté de me dire : « En tout cas, ce soir, je vais rentrer tôt. Cela fait des mois que je ne suis pas revenu avant minuit, depuis que j'ai changé de poste. »

*

C'était une forêt sombre. Il n'y avait personne. Comme je progressais entre des arbustes garnis d'épines, j'avais des éraflures sur les bras. Il me semble que j'avais fait partie d'un groupe, mais apparemment je l'avais perdu. J'avais peur. J'avais froid. Après avoir franchi un ravin gelé, j'ai découvert une construction aux couleurs claires qui ressemblait à une grange. J'y suis entrée en écartant une natte, et là, je les ai vus : des centaines d'énormes quartiers de viande rouge suspendus à de longues perches en bambou. Du sang coulait même de certains d'entre eux, qui n'avaient pas eu le temps de sécher. Je suis passée entre d'interminables alignements de viande sans trouver une sortie. L'habit blanc que je portais était ensanglanté.

Je ne sais pas comment j'ai réussi à m'enfuir. J'ai remonté le ravin en courant. Soudain la forêt s'est éclaircie ; le feuillage des arbres brillait d'un vert printanier. Il y avait plein d'enfants et ça sentait bon. Des familles étaient en train de pique-niquer. La scène était d'une splendeur indescriptible. Sur les bords d'un ruisseau, des gens assis sur des nattes mangeaient du kimbap¹... Dans un coin, on faisait cuire de la viande. On entendait des chansons et des rires.

Mais j'avais peur. Mes vêtements étaient toujours tachés. Je me suis dissimulée derrière un arbre sans que personne remarque ma présence. Mes mains aussi étaient souillées, ainsi que ma bouche. J'avais mangé un morceau de viande qui était tombé sur le sol de la

1. Algues fourrées avec du riz, des légumes, de l'œuf et de la viande ou de la saucisse.

grange. J'avais frotté la pulpe crue et flasque contre mes gencives et mon palais, qui s'étaient imprégnés de sang. Mes yeux scintillaient, reflétés dans la flaque vermeille qui couvrait le sol.

Tu ne peux pas imaginer comme c'était intense, cette sensation des dents qui mâchaient la chair crue. Mon visage, cette lueur dans mes yeux... C'était une face que je voyais pour la première fois et en même temps c'était la mienne, sans aucun doute possible. Non, au contraire : c'était un visage que j'avais vu un nombre incalculable de fois, mais ce n'était pas le mien. Je ne peux pas t'expliquer... Cette impression vive, bizarre, terriblement bizarre... à la fois si familière et si nouvelle.

*

Le dîner que ma femme m'avait préparé était composé de feuilles de batavia, accompagnées de pâte de soja, d'une soupe aux algues sans viande ni coquillages, et de *kimch'i*¹. C'était tout.

— Qu'est-ce que c'est cette histoire ? Tu veux dire que tu as balancé toute notre viande à cause d'un fichu rêve ? Tu te rends compte de ce que ça représentait comme argent ?

Je me suis levé pour aller ouvrir la porte du congélateur. À part de la poudre de céréales grillées, des piments moulus, de jeunes piments surgelés et un sachet d'ail haché, il n'y avait plus rien.

1. Ce mets à base de chou mariné dans un assaisonnement épicé et fermenté constitue un élément indispensable à une table coréenne.

— Fais-moi au moins un œuf au plat ! Je suis vraiment crevé ce soir. Je n'ai même pas eu le temps de déjeuner correctement.

— J'ai aussi jeté les œufs.

— Quoi ?

— Et puis j'ai aussi annulé les livraisons de lait.

— Je rêve ! Tu veux me priver moi aussi de tout produit d'origine animale ?

— Je ne peux plus voir ça dans le réfrigérateur. Je ne le supporte plus.

Comment pouvait-elle être aussi égocentrique ? Je l'ai dominée du regard. Les yeux baissés, elle semblait plus sereine que jamais. Je n'en revenais pas ! Dire qu'elle dissimulait en elle un tel égoïsme, une telle inconscience ! Se pouvait-il qu'elle soit irresponsable à ce point ?

— Tu es en train de me dire qu'on ne mangera plus jamais de produit d'origine animale sous ce toit ?

— De toute manière, tu ne prends ici que ton petit déjeuner. Tu peux donc en manger à midi et le soir... Tu ne mourras pas parce que tu n'en manges pas le matin, a-t-elle répondu calmement, comme pour me démontrer que sa décision était rationnelle et justifiée.

— D'accord ! Alors, passons pour ce qui me concerne. Mais toi ? Tu n'en consommeras plus du tout ?

Elle a secoué la tête.

— Ah bon ? Et ça va durer longtemps ?

— C'est définitif.

Je suis resté sans voix. Je savais, pour en avoir entendu parler, que le régime végétarien était à la

mode. Les gens l'adoptaient pour jouir d'une bonne santé aussi longtemps que possible, pour se débarrasser d'une allergie ou de problèmes dermatologiques, ou encore dans le souci de préserver l'environnement. Pour les moines bouddhistes, c'était par respect du grand principe qui leur interdit de tuer. Mais dans son cas, à quoi cela rimait-il ? Ce n'était pourtant plus une adolescente ! Ce n'était pas pour maigrir, ni pour guérir d'une maladie ; elle n'était pas non plus possédée par je ne sais quel esprit. Elle voulait changer son régime alimentaire à la suite d'un cauchemar ! Et elle s'entêtait, indifférente aux efforts de son mari pour l'en dissuader.

J'aurais mieux compris si elle avait toujours eu cette répugnance. Elle avait toujours joui d'un bon appétit, même avant le mariage, et c'était là un aspect de sa personnalité qui me plaisait particulièrement. Elle retournait avec habileté les côtes de bœuf sur le gril, les découpait avec assurance en les maintenant avec une pince. Les plats qu'elle préparait le dimanche depuis que nous étions mariés étaient tout à fait corrects. Sa poitrine de porc frite, parfumée par une marinade de gingembre et de sucre d'orge, ou encore sa recette personnelle qui consistait à fabriquer une sorte de gâteau ou de galette avec de fines tranches de viande destinées au *shabu-shabu*, à la faire rissoler après l'avoir assaisonnée avec du poivre, du sel grillé dans une tige de bambou, de l'huile de sésame, et roulée dans de la poudre de riz gluant. Son *pibimbap* fait de riz trempé à l'avance, cuit avec de la viande de bœuf hachée et de l'huile de sésame, le tout couronné

de soja. Et son ragoût au poulet, dans lequel elle ajoutait des pommes de terre coupées en gros morceaux ! J'étais capable de vider trois assiettes d'affilée de cette chair profondément imprégnée d'un jus onctueux et aigre-doux.

Mais que dire de la table qu'elle venait de dresser ? Perchée sur une chaise, elle était en train de se servir une simple soupe aux algues qui, à première vue, ne semblait pas fameuse. Elle a déposé du riz et de la pâte de soja sur une feuille de batavia et le tout, enfourné dans sa bouche, a déformé ses joues.

Je n'avais rien compris. De cette femme, je ne savais rien, me suis-je dit à ce moment-là.

— Tu ne manges pas ? m'a-t-elle lancé d'une voix indifférente qu'on aurait pu attribuer à une épouse d'âge mûr ayant élevé quatre enfants.

Sans prêter la moindre attention à son mari qui, debout, la contemplait, elle a mâché longuement et bruyamment du *kimch'i*.

*

Les choses sont restées ainsi jusqu'à l'arrivée du printemps. Je devais chaque matin me contenter de végétaux, mais je ne m'en plaignais plus. Si dans un couple une personne change radicalement, l'autre est bien obligée de suivre.

Elle maigrissait de jour en jour. Ses pommettes, déjà saillantes, pointaient de plus en plus, déformant son visage. Quand elle n'était pas maquillée, on aurait dit qu'elle était malade. Mais s'il suffisait de se priver

de viande pour mincir, personne ne souffrirait de problème de poids. Je le savais : si ma femme maigrissait, ce n'était pas du fait du régime qu'elle avait adopté, mais à cause de son rêve. Encore qu'en fait, elle ne dormait presque plus du tout.

Elle n'était pas du genre à veiller tard. Auparavant, quand je rentrais à une heure avancée de la soirée, je la trouvais souvent endormie. À présent, même lorsque je rentrais après minuit, elle ne me rejoignait plus dans la chambre lorsque je m'étais couché après avoir fait ma toilette. Elle n'était pas occupée à lire, ni à chatter sur Internet, ni à regarder une chaîne câblée. Son travail, qui consistait à compléter des bulles de bandes dessinées, ne lui prenait pourtant pas tellement de temps.

Elle s'endormait vers cinq heures du matin et se réveillait au bout d'une heure en poussant un bref gémissement. Elle était là, les cheveux en désordre, la peau sèche et le blanc des yeux strié de veinules, pendant que je déjeunais alors qu'elle-même ne touchait pas à sa cuillère.

Ce qui me préoccupait le plus, c'était qu'elle ne voulait plus faire l'amour avec moi. Elle était du genre à accéder à mon désir sans rechigner et parfois même à prendre l'initiative de caresser mon corps. Mais à présent, si je posais une main sur son épaule, elle me repoussait. J'ai voulu un jour qu'elle s'en explique :

— C'est quoi, ton problème ?

— Je suis fatiguée.

— C'est pour ça qu'il faut manger de la viande !

Ce n'est pas étonnant que tu sois faible. Tu n'étais pas comme ça avant.

— La vérité...

— Quoi ?

— C'est à cause de l'odeur.

— L'odeur ?

— L'odeur de viande. Tu sens la viande.

J'ai laissé échapper un éclat de rire.

— Tu viens de le voir de tes yeux : j'ai pris ma douche. Comment pourrais-je sentir ça sur moi ?

Elle a répondu avec gravité :

— Par chaque pore de ta peau.

Depuis, je broyais du noir. Et si on n'en était qu'aux premiers symptômes ? Et si c'était le début d'une monomanie, d'une démence ou d'une de ces dépressions nerveuses dont j'avais tant entendu parler ?

Mais il était difficile d'affirmer que son cerveau était dérangé. Comme auparavant, elle parlait peu et l'appartement était en ordre. Le week-end, elle préparait deux ou trois plats à base de végétaux, quelquefois même des vermicelles aux légumes en remplaçant la viande par des champignons. Compte tenu du fait que le régime végétarien était à la mode, il n'y avait là rien de bizarre. Ce qui l'était, c'était qu'elle ne dormait plus, qu'elle me répondait invariablement : « J'ai fait un rêve », quand je l'interrogeais le matin, moment où elle semblait particulièrement absente ou écrasée sous je ne sais quel poids. Je ne la questionnais pas sur le contenu de son rêve. Je n'avais pas envie d'entendre encore une fois parler de forêt obscure, de grange, de reflet de son visage dans une flaque de sang...

À cause de ce cauchemar dont l'accès m'était interdit, que je ne pouvais ni ne voulais partager, et de la

souffrance qui en résultait, elle continuait à maigrir. Il est arrivé un moment où elle aurait pu faire penser à une ballerine, mais où il ne lui restait plus en fait que la peau et les os, comme à une malade. Quand j'avais de mauvais pressentiments, je les chassais en me disant que si l'on considérait ses parents, qui vendaient du bois et tenaient une petite épicerie, sa sœur et son mari, de braves gens, le dérèglement mental ne pouvait pas être dans ses gènes.

L'évocation de sa famille réveillait aussitôt en moi l'image d'une fumée épaisse et l'odeur de l'ail en train de griller. Pendant que les hommes partageaient des verres de *soju* devant la viande qui grésillait dans sa graisse, les femmes discutaient bruyamment dans la cuisine. Toute la famille – surtout mon beau-père – adorait le steak tartare. Ma belle-mère savait préparer du sashimi avec un poisson encore vivant, ma belle-sœur et ma femme étaient de celles qui savent découper un poulet en petits morceaux à l'aide d'un hachoir. J'appréciais l'adéquation à la vie de mon épouse, qui ne rechignait pas à écraser des cafards avec la main. N'était-elle cette femme, la plus ordinaire du monde, que je m'étais donné tant de mal pour trouver ?

Même si son état était véritablement inquiétant, je renâclais à l'idée de faire appel à un médecin ou à un « consultant ¹ », comme on dit. S'il s'était agi de quelqu'un d'autre, j'aurais déclaré : « Ce n'est qu'une petite indisposition, pas un défaut de fabrication ! » Mais vraiment, je n'étais pas armé contre les bizarreries.

1. C'est-à-dire un psychologue.

La veille du jour où j'ai fait ce rêve, le matin, j'étais en train de découper de la viande surgelée. Tu étais énervé, impatient :

— *Merde ! Tu ne peux pas te magner un peu ?*

Comme tu sais, quand tu es pressé, je ne sais plus où donner de la tête. Je deviens maladroite comme si j'étais quelqu'un d'autre, et cela complique encore plus les choses. Vite, encore plus vite ! Ma main qui tenait le couteau était tellement fébrile que j'ai senti une bouffée de chaleur monter jusqu'à ma nuque. Soudain la planche a glissé. Je me suis coupée et le couteau s'est ébréché. Tout cela s'est passé si rapidement...

Quand j'ai levé mon index, une goutte de sang a jailli. Ronde, toujours plus ronde. Je l'ai mis dans ma bouche et je me suis sentie mieux. Cette couleur vermeille et ce goût douceâtre, bizarrement, semblaient exercer sur moi un effet apaisant.

Tu as recraché le morceau de pulgogi¹ que tu étais en train de mâcher. Tu en as extrait quelque chose de brillant et tu as crié :

— *Qu'est-ce que c'est que ça ? Mais c'est un fragment de lame de couteau !*

Tu grimaçais de colère.

— *Et si je l'avais avalé ? J'aurais pu en mourir !*

Pourquoi n'ai-je pas été troublée à ce moment-là ? Au contraire, je me sentais plus calme encore qu'à l'ordi-

1. Viande de bœuf coupée en fines lamelles, marinée dans une sauce de soja à laquelle on a ajouté du sucre et de l'ail, et que l'on fait ensuite griller.

naire. Comme si une main fraîche s'était posée sur mon front. Comme la mer lorsque la marée descend, tout ce qui m'entourait s'est alors éloigné en glissant. La table, toi, tous les meubles de la cuisine. Il ne restait plus dans un immense espace vide que moi et la chaise sur laquelle j'étais assise.

C'était cette nuit-là... J'ai vu pour la première fois la flaque de sang dans la grange et le visage qui s'y reflétait.

*

— C'est quoi, ces lèvres ? Tu ne t'es pas maquillée ?

J'ai ôté mes chaussures et j'ai entraîné ma femme, qui restait là dans son trench-coat noir, perdue dans ses pensées, jusque dans notre chambre.

— Tu ne vas pas y aller comme ça ?

Le miroir de sa table de toilette nous renvoyait notre image.

— Tu recommences, maquille-toi !

Elle a dégagé son bras sans dire un mot. Elle a ouvert son poudrier et s'est tapoté le visage avec la houppette. La poudre la faisait ressembler à une poupée en tissu couverte de poussière. Après qu'elle a eu appliqué sur ses lèvres son rouge habituel, couleur corail, sa pâleur malade s'est trouvée à peu près camouflée. Je me suis senti rassuré.

— On est en retard ! Dépêche-toi !

Je l'ai précédée et j'ai ouvert la porte d'entrée. Tout en maintenant le doigt sur le bouton de l'ascenseur, je la regardais avec impatience enfile sans se presser des tennis bleu marine. Des tennis et un trench-coat !

L'association des deux était discutable, mais il n'y avait pas le choix. Ma femme n'avait plus de chaussures : elle avait jeté tout ce qui était en cuir !

Une fois dans la voiture, le contact mis, je me suis branché sur les infos trafic. Tout en tendant l'oreille pour savoir comment ça circulait dans le quartier où mon patron avait fait une réservation dans un restaurant de cuisine traditionnelle, j'ai attaché ma ceinture de sécurité et desserré le frein à main. Ma femme a pris place à mes côtés, dans son imperméable qui semblait exhaler l'air frais du dehors, puis elle a bouclé sa ceinture d'un geste malhabile.

— Je compte sur toi, ce soir. C'est la première fois que le patron invite un chef de service dans un dîner de couples. Cela veut dire qu'il m'apprécie.

En empruntant de petites rues et en roulant vite, j'ai réussi à arriver à temps au lieu du rendez-vous. C'était un restaurant avec des salles sur deux niveaux et un grand parking privé, qu'on devinait assez chic dès le premier coup d'œil.

Il régnait un froid d'arrière-saison et mon épouse, livrée sur ce parking au vent du soir, semblait frigorifiée dans son imperméable de printemps. Elle n'avait pas desserré les dents pendant tout le trajet, mais j'en avais l'habitude et je n'y avais pas prêté attention. J'ai étouffé sans trop de mal un vague malaise en me disant que c'était mieux ainsi, que les personnes âgées appréciaient ce genre de femme.

Le président, le directeur général et son adjoint étaient déjà là, accompagnés de leurs conjointes respectives. Le chef du département et son épouse sont

arrivés juste après nous. Après avoir échangé des saluts de la tête et des sourires avec l'assistance, ma femme et moi avons ôté nos manteaux et les avons accrochés à une patère. Sur l'invitation de l'épouse du président, dont les sourcils étaient soigneusement épilés et qui portait un collier orné d'une grande pièce de jade, nous nous sommes alignés de part et d'autre d'une longue table. Les autres semblaient bien connaître les lieux. Je me suis assis, tout en jetant un coup d'œil au plafond à arête et aux poissons rouges qui nageaient dans une vasque en pierre. Quand je me suis tourné vers ma femme, sans intention particulière, mon champ visuel s'est trouvé instantanément monopolisé par sa poitrine.

Elle portait un chemisier noir assez près du corps, qui laissait apparaître très nettement les contours des deux mamelons. Sans aucun doute possible, elle ne portait pas de soutien-gorge ! Me retournant pour juger de l'éventuel effet sur l'assistance, j'ai noté le regard de la femme du directeur adjoint. J'ai décrypté dans ses yeux, qui s'efforçaient de n'exprimer que le détachement, du mépris mêlé de curiosité, de stupéfaction et d'un brin de perplexité.

Je me suis senti rougir. J'ai tenté de garder mon calme, conscient de la présence à mes côtés de ma femme qui gardait un air absent et ne participait pas aux échanges mondains, et aussi de l'intérêt furtif dont elle était l'objet. J'ai jugé que le mieux pour moi était de me montrer le plus naturel possible.

— Avez-vous eu des difficultés pour trouver l'endroit ? m'a demandé la femme du président.

— J'étais déjà passé devant un jour. La cour m'avait paru si agréable que j'avais eu envie d'y entrer.

— Ah bon... Il est vrai que leur jardin est bien entretenu. C'est encore mieux dans la journée; on voit des fleurs par cette fenêtre.

Quand on a servi les plats, le fil de cet effort que je maintenais péniblement s'est trouvé rompu.

Le premier plat était un *t'angp'yöngch'ae*, un mélange délicat de gelée de gland coupée en fines lamelles, de champignons *shiitaké* et de viande de bœuf. Ma femme, qui jusque-là était restée muette, a chuchoté au serveur qui soulevait sa louche pour la servir :

— Non, merci.

Si bas qu'elle eût parlé, le son de sa voix a figé tout mouvement dans l'assistance. Tous les regards s'étant tournés vers elle, interrogatifs, ma femme a ajouté un peu plus haut :

— Je ne mange pas de viande.

— Ainsi, vous êtes végétarienne ? a demandé le président sur un ton bonhomme. On trouve à l'étranger des végétariens très stricts. J'ai l'impression que ça commence à prendre aussi chez nous. Surtout en ce moment ; la presse s'en prend tellement à la consommation de viande... Ce n'est pas étonnant que les gens qui veulent vivre longtemps décident de s'en passer !

— Tout de même, peut-on la supprimer complètement de son alimentation ? a protesté son épouse en souriant.

Tandis que l'assiette de ma femme restait d'un blanc immaculé, le serveur, avant de disparaître, a

garni celles des neuf autres convives, dont le sujet de conversation s'était naturellement tourné vers le régime végétarien.

— On a récemment découvert un corps momifié vieux de cinq cent mille ans. On a trouvé à côté de lui des indices qui prouvaient qu'il chassait. Consommer de la viande relève de notre instinct, et ne manger que des végétaux y est contraire. Ce n'est pas naturel !

— Il paraît qu'il y a aussi à présent des gens qui suivent un régime végétarien à cause de la théorie des quatre constitutions¹... Je me suis renseignée à plusieurs endroits pour savoir à quel type j'appartenais, mais on ne m'a jamais donné la même réponse ! Chaque fois, j'ai modifié mon alimentation, sans en être sûre... Je pense que le mieux, c'est de manger un peu de tout.

— C'est ce qu'il faut faire pour jouir d'une bonne santé, sans rien se refuser, ne croyez-vous pas ? C'est le signe d'une harmonie physique et mentale, a déclaré la femme du directeur général, qui lorgnait depuis un moment les seins de ma femme.

Puis, de façon plus indiscrete, elle lui a demandé :

— Et vous, pourquoi suivez-vous un régime végétarien ? Pour des raisons diététiques ? Ou religieuses ?

— Non.

Impassible, mon épouse s'est mise à parler comme

1. Médecine constitutionnelle élaborée par le Coréen Yi Che-ma (1837-1900), qui répartit les hommes selon quatre types d'habitus caractérisant la constitution physique et la physiologie. Une même pathologie appelle des soins différents selon le type auquel la personne appartient.

si elle n'avait pas compris la nature de la soirée. J'ai eu soudain la chair de poule, présentant la suite de son discours.

— J'ai fait un rêve...

Je lui ai immédiatement coupé la parole :

— Ma femme a longtemps souffert de maux d'estomac. Cela l'empêchait d'avoir un sommeil profond. Un médecin traditionnel lui a conseillé de supprimer la viande et ça va beaucoup mieux depuis.

Tout le monde a alors hoché la tête.

— Eh bien, tant mieux. Je ne me suis jamais mise à table avec un authentique végétarien, mais ça doit être terrible de manger avec une personne qui vous regarde avec horreur consommer de la viande ! Quand on suit un régime végétarien pour des raisons d'ordre psychologique, je suppose qu'on éprouve de la répulsion pour le régime carné, n'est-ce pas ?

Quelqu'un a alors lancé :

— C'est sûrement le genre d'impression qu'on endure quand une femme vous regarde comme si vous étiez une bête pendant que vous vous régalez d'un poulpe qui remue encore et que vous enroulez autour de vos baguettes !

L'assistance a éclaté de rire et j'ai fait de même. Mais j'étais conscient du fait que ma femme, elle, ne riait pas. Que, sans prêter attention aux propos qui s'échangeaient, elle fixait les bouches luisantes d'huile de sésame. Que ça mettait tout le monde mal à l'aise.

Les plats suivants consistaient en poulet frit aux épices, puis en sashimi de thon. Pendant que tous se restauraient, mon épouse restait parfaitement immo-

bile. Elle observait les lèvres des mangeurs et leurs moindres mouvements, comme si elle était prise du désir de les aspirer, ses deux mamelons semblables à deux glands bien visibles sous son chemisier.

De tout le menu, qui comportait une dizaine de plats, elle n'a pris que de la salade, du *kimch'i* et de la bouillie de potiron. Elle a même refusé le potage aux pâtes de riz gluant, au goût si délicat, sous prétexte qu'il était additionné d'un bouillon de viande ! Les autres poursuivaient leur conversation en ignorant de plus en plus sa présence. Quelques-uns d'entre eux, me prenant en pitié, m'interrogeaient de temps à autre, mais je me sentais rejeté, mis dans le même sac que ma femme.

On nous a servi des fruits en guise de dessert et elle a picoré un morceau de pomme et des quartiers d'orange.

— Vous n'avez pas faim ? Vous n'avez presque rien mangé !

C'est sur un ton courtois et chaleureux que l'épouse du président avait voulu lui exprimer avec délicatesse son intérêt. Sans sourire, ni rougir, ni même hésiter, ma femme a fixé sans répondre ce visage distingué. Ce regard avait de quoi gâcher l'humeur de toute l'assistance. Se rendait-elle compte de l'importance de ce dîner ? Savait-elle qui était cette dame d'âge mûr ? À cet instant, son cerveau, dont le fonctionnement me restait un mystère, m'est apparu comme une chausse-trappe sans fond.

*